

« L'infrapensée raciste n'a pas disparu »

Michel Agier a récemment publié le livre *Racisme et Culture*⁽¹⁾, dans lequel il explique les mécanismes et effets du racisme dans nos sociétés, et les raisons de sa persistance. L'anthropologue montre également comment les mouvements culturels, notamment sous forme de performances, offrent un espace pour le combattre. Rencontre.

*Comment s'inscrit la rédaction de votre dernier livre *Racisme et Culture*, dans votre parcours ?*

Dans les années 1990, j'ai engagé un travail sur la prégnance du racisme, historique et contemporain, au Brésil. J'y ai trouvé des formes de réponses auxquelles je ne m'attendais pas. Puis, je me suis tourné vers la situation des personnes réfugiées, d'abord en Afrique et au Proche-Orient. Au fur et à mesure de l'évolution de l'actualité, je me suis recentré sur l'Europe⁽²⁾, notamment avec le travail engagé sur les camps⁽³⁾, et avec Migreurop⁽⁴⁾, dès sa création. Enfin, les programmes de recherche que j'ai menés tant individuellement que collectivement étaient très liés à la crise de l'accueil en Europe, notamment avec le programme « Babels »⁽⁵⁾, puis avec la co-animation de l'Institut convergences migrations (ICM).

Au bout de tout cela s'est construite une nouvelle façon de travailler sur le racisme. Nous autres chercheurs et chercheuses constatons que, malgré tous les travaux de recherche et les interventions publiques pour les faire connaître, les polémiques construites sur une vision des migrations largement erronée n'appelaient pas à la discussion en profondeur sur ce que représente la réalité migratoire aujourd'hui. Au contraire, elles n'arrêtaient pas d'enfler le discours raciste et xénophobe dans la parole de la droite, avec les victoires de l'extrême droite et la libération d'une parole raciste de plus en plus explicite en France, en Europe et dans le monde en général. Partant de ma large trajectoire d'enquête en Afrique, en Amérique latine et en Europe, j'ai tenté de comprendre cette fabrication du racisme. Comment



cette invention, ce tissu d'insultes et de violences, pouvait s'être généralisée et s'amplifier aujourd'hui, alors que nous sommes mieux informés sur le monde et les autres. Donc si les débats n'avancent pas sur les migrations, c'est parce que le problème est ailleurs. D'où la naissance du concept d'infrapensée raciste, c'est-à-dire une pensée qui vient par en-dessous, largement camouflée ou inconsciente, mais omniprésente dans les cultures occidentales et même globales.

(1) *Racisme et Culture. Explorations transnationales*, Seuil, janvier 2025, 224 p., 21,50 € (voir vignette ci-dessus).

(2) Voir le travail engagé avec Sara Prestianni en Grèce, en Italie et à Calais lors de la première « jungle » en 2009 : M. Agier et S. Prestianni, « Je me suis réfugié là ! ». *Bords de route en exil*, éditions Donner Lieu, 2011.

(3) Michel Agier (dir., avec Clara Lecadet), *Un monde de camps*, La Découverte, 2014.

(4) Le réseau Migreurop est né lors du Forum social européen de Florence en 2002 et s'est constitué en association en 2005. Il est aujourd'hui composé d'associations, de militantes et militants et de chercheuses et chercheurs issus de dix-huit pays d'Europe, d'Afrique subsaharienne, du Maghreb et du Proche-Orient.

Cela m'a d'abord ramené à mon expérience au Cameroun où j'ai travaillé au début de ma carrière, pays marqué par la présence militaire, notamment française, la violence coloniale raciale expliquant des tensions encore existantes aujourd'hui. Là-bas, j'ai vécu le malaise d'être un Blanc qui se perd dans un monde très racialisé, qui a besoin de comprendre la pensée de la domination blanche dans l'histoire et la littérature.

Pourquoi et comment s'est fait ressentir le besoin de relire les anthropologues qui vous ont précédé et ont commencé à travailler sur ce sujet ?

Cette relecture m'a permis de sortir de l'actualité immédiate pour refonder en théorie ce que je ressentais. J'avais lu les deux textes de Claude Lévi-Strauss⁽⁶⁾ et je connaissais les travaux de Colette Guillaumin. Lévi-Strauss dit que le terme de race n'est pas un concept qui permet de comprendre les humains mais il constate que cela n'empêche pas le racisme. Un anthropologue doit-il se contenter de faire la leçon en disant : « Vous vous trompez », ou bien doit-il regarder la réalité sociale ? Le mot race n'a aucun sens biologique mais quelque chose fait exister la race. Lorsque le démographe Hervé Le Bras écrit que la race blanche n'existe pas, il s'en prend en réalité aux mouvements décoloniaux, ou à des personnes comme Lilian Thuram, qui parlent de la pensée blanche, c'est-à-dire de la pensée de la domination blanche⁽⁷⁾. Il préfère accuser de racisme des personnes qui ont été racisées, le sont encore et disent que le racisme est une affaire de dominants, donc d'abord une affaire de Blancs. Or, on hérite tous, souvent inconsciem-



ment, d'un système dans lequel on considère qu'une personne blanche, d'aspect européen, est a priori meilleure, plus qualifiée, a toutes les qualités morales et personnelles associées aux Blancs dans la hiérarchie raciale. Il ne sert à rien de dire sans arrêt: «Taisez-vous, les races n'existent pas.» Les races n'existent pas mais le racisme existe; et donc la race du racisme existe. Les mouvements décoloniaux, postcoloniaux et autres ont raison d'interpeller les Blancs en leur demandant de s'occuper de cette affaire.

Colette Guillaumin, en 1972, a pris une approche plus sociohistorique dépassant la non-existence des races pour expliquer comment fonctionne le racisme. Elle a créé des concepts pour développer des enquêtes et des recherches notamment avec la symbolique de la «marque», quelque chose de l'apparence, qui va permettre de mobiliser les mécanismes de naturalisation de la domination. Le racisme se définit alors comme un des moyens, le plus brutal, de la domination. Pour elle, la dimension du pouvoir, de la politique, est centrale.

J'en arrive ainsi à un article de Frantz Fanon, «Racisme et culture»⁽⁸⁾, dans lequel

«Il y a des trajectoires de personnes dont les ancêtres ont vécu la colonisation, l'esclavage ou l'apartheid, et leur histoire doit pouvoir être racontée. C'est ce que l'on trouve dans les performances culturelles.» (M. Agier) Ci-dessus une scène de la pièce de la metteuse en scène et performeuse Rébecca Chaillon, Carte noire nommée désir, jouée au théâtre Odéon-théâtre de l'Europe, fin 2023.

il associe le racisme au contexte colonial et dit déjà que le racisme est une violence de la domination économique et sociale du système colonial. La culture des gens racisés sera toujours manipulée, dominée par le colon qui voudra la figer dans une image plus ou moins folklorique du passé, ou se valoriser lui-même en se présentant comme le symbole de la civilisation, du progrès. Fanon réintroduit la dimension du conflit dans la culture. C'est ce qui me semble essentiel dans sa contribution.

«Si les débats n'avancent pas sur les migrations, c'est parce que le problème est ailleurs. D'où la naissance du concept d'infrapensée raciste, c'est-à-dire une pensée qui vient par en-dessous, largement camouflée ou inconsciente, mais omniprésente dans les cultures occidentales et même globales.»

Quelle compatibilité entre universalisme et égalité, dans ce contexte ?

Mon expérience d'enquête porte sur les mouvements culturels «afro». Leur représentation de l'Afrique, devenue un mythe contemporain, réunit des gens ayant une ascendance et une histoire en partie communes, et un présent fait de stigmatisations, ségrégation... Ils imaginent ainsi des formes d'expression ressaisissant une partie de ce passé pour prendre la parole au présent.

Je n'ai jamais vu dans ces performances des personnes expliquant qu'elles ne voulaient pas être de ce monde-là. Elles disent: «Votre universalisme n'est pas réel», mais sans remettre en cause l'idée d'un universel en fabrication, qui est à faire. Cette idée est sans doute ce que j'ai appris de plus important avec ces mouvements. Aujourd'hui, existe un empêchement d'être à égalité, en général mais aussi du point de vue de la culture. Pour autant, tout le monde a un projet univer-

(5) Le programme de recherche «Babels» (2016-2019) a été lauréat d'un appel à projets de l'Agence nationale de la recherche (ANR). Il a réuni une quarantaine de chercheuses et chercheurs et autant de personnes engagées dans les milieux associatifs pour étudier les contextes et trajectoires d'exil et d'accueil dans les Etats et villes européennes. L'ensemble des enquêtes a été regroupé dans l'ouvrage collectif *Babels. Enquêtes sur la condition migrante* (M. Agier et S. Le Courant dir.), Points/Seuil, 2022.

(6) «Race et histoire» (1952) et «Race et culture» (1971), réunis chez Albin Michel et aux éditions de l'Unesco en 2001.

(7) Lilian Thuram, *La Pensée blanche*, éditions Philippe Rey, 2020.

(8) «Racisme et culture», in *Présence africaine*, n° 3, 1956. L'article reprend son intervention au premier Congrès des écrivains et artistes noirs, la même année.

sel, ce n'est pas réservé aux bons Blancs européens, qui seraient les seuls à savoir ce qui est universel.

En conclusion d'un autre ouvrage⁽⁹⁾ où je m'interrogeais sur ce qui peut fonder la vie commune aujourd'hui, j'avais repris des termes africains allant dans ce sens. Le plus connu, celui d'*ubuntu*, désigne en bantou l'humanité générique, il est souvent traduit par «Je suis parce que nous sommes», et un autre, *zumunci*, en haoussa, peut se traduire par «hospitalité». Ces termes ont des visées universelles et cela existe partout.

Fanon était réticent à toute affirmation essentialiste et combattait toute idée d'essentialisation de l'identité, pour les Noirs comme pour les Blancs. Être noir, c'est une condition dont il faut prendre conscience, disait-il, et il y ajoutait l'action qui peut être anticoloniale et donc violente dans le contexte des années 1950, mais le triptyque condition-conscience-action peut aussi désigner toute sorte de manifestation de soi. Il a eu avec Sartre, dont il était proche, un débat intéressant. Pour Sartre, la «négritude» est un moment «négatif» dans la réponse au racisme, et elle disparaîtra quand tout le monde se reconnaîtra comme prolétaire. Fanon réagit en disant : «Laissez-nous notre parole.» Chacun a son histoire à raconter, particulière. Il y a des trajectoires de personnes dont les ancêtres ont vécu la colonisation, l'esclavage ou l'apartheid, subi la domination violente raciale, et leur histoire doit pouvoir être racontée. C'est ce que l'on trouve dans les performances culturelles.

Dans mon ouvrage, je cite Fanon pour montrer qu'aujourd'hui, les mêmes débats ressurgissent avec des gens qui disent : «Taisez-vous, vous n'êtes pas universaliste car vous parlez de votre chemin particulier.» Il faut se décentrer de ce prétendu universalisme, très marqué par la pensée et la domination européennes. Les Européens qui se prétendaient porteurs d'universalisme, quand ils sont arrivés en Afrique, pouvaient traiter les autres comme des sous-humains. Même chose au Brésil. En 1822, au moment de l'indépendance, la Constitution pouvait proclamer : «Tous les êtres humains naissent libres et égaux», alors que 42 % de la population était constituée d'esclaves. Et aujourd'hui, quand le gouvernement israélien veut massacrer la population de Gaza, il utilise l'expression d'«animaux humains» pour réduire l'humanité des

« L'infrapensée raciste n'a pas disparu. Elle opère un retour mondial face à de nouvelles conquêtes des droits, de nouvelles visibilités produisant un horizon d'émancipation. Cela provoque des réactions très lourdes et très violentes. La même chose se met en marche avec le masculinisme, face aux avancées féministes. »

Palestiniens et rendre possible l'humanité de ses actes tout en se présentant comme la pointe avancée de la démocratie occidentale au Moyen-Orient.

A la base du racisme, il y a une naturalisation allant jusqu'à la déshumanisation, qui permet de penser la disparition de l'autre indésirable.

En quoi les performances culturelles qui vous intéressent amènent quelque chose de différent ?

Les performances culturelles sont des espaces de prise de parole, la parole de l'autre dans lequel on se reconnaît, et donc on reconnaît l'humanité de l'autre dans une relation.

Quand on se mobilise pour la cause des migrants, on parle au nom des autres, c'est une cause déléguée. Cette position comporte forcément des biais : pourquoi on se mobilise⁽¹⁰⁾ ? Pour des raisons humanitaires, ou d'identité parce que l'on a des parents immigrés, ou parce que ce sont des destins héroïques particuliers, ou encore par «exotisme», parce que ce sont des gens très différents de nous ?

Avec la performance culturelle, c'est le sujet qui prend la parole. Les formes sont diverses : carnivals ou performances théâtrales, poésies, rap, etc. Le sujet montre la conscience qu'il a de sa condition pour dire «Je ne suis pas ce que vous croyez». Dans le théâtre de Rébecca Chaillon⁽¹¹⁾, c'est une femme qui s'avance et qui dit : «Je m'appelle Fatou, mais je ne suis pas votre Fatou», comme James Baldwin dit : «*I am not your negro*»; et dans le carnaval au Brésil, les Afrodescendants disent : «*Nous*

ne sommes pas vos Noirs, nous sommes les Africains à Bahia.»

Dans tous les cas, la performance crée une expérience partagée, une communauté sans domination avec une mise à niveau, sans scène surélevée détachée du public⁽¹²⁾. C'est une horizontalité qui permet de se mêler dans une situation partagée et de créer une autre relation que dans la vie ordinaire, avec une possibilité d'égalité. Beaucoup de lieux permettent ce type de performances, et leur multiplication peut aider à répondre au racisme ordinaire. C'est une forme de l'antiracisme.

Quelques mots sur l'actualité de ce sujet, pour conclure ?

L'infrapensée raciste n'a pas disparu. Elle opère un retour mondial face à de nouvelles conquêtes des droits, de nouvelles visibilités produisant un horizon d'émancipation. Cela provoque des réactions très lourdes et très violentes. La même chose se met en marche avec le masculinisme, face aux avancées féministes.

Pour le racisme, ce n'est plus la vieille époque, le Ku Klux Klan ou l'exposition coloniale de 1931, mais un racisme de rejet, nourri de tout ce que ces autres peuvent conquérir.

Tous les leaders d'extrême droite ont le même système de pensée, celui de la domination naturelle des Blancs sur les Noirs, ou des hommes sur les femmes. Notre ami Emmanuel Terray⁽¹³⁾ disait : «*Qu'est-ce que penser à droite ? C'est penser un ordre naturel qui ne doit pas bouger.*»

En réalité, nous sommes dans un monde qui change, qui se mélange. Il y a des gens qui en ont peur. Ce sont des combats d'arrière-garde, avec des manipulations politiques problématiques. Ils sont violents mais on peut avoir un regard optimiste en pensant qu'ils regardent un monde qui va les voir disparaître. En attendant, oui, c'est difficile... ●

Propos recueillis par Marie-Christine Vergiat, membre du comité national de la LDH

(9) *La Peur des autres. Essai sur l'indésirabilité*, éditions Payot & Rivages, 2022.

(10) Voir «La cause des migrants existe-t-elle ?», in *Les Migrants et Nous : éloge de Babel*, CNRS-Éditions, 2023.

(11) Voir la pièce *Carte noire nommée désir*.

(12) Voir Peter Brook, *Afrique du Sud. Le théâtre des townships*, Actes Sud, 1999.

(13) Emmanuel Terray, *Penser à droite*, éditions Gallilée, 2012.